

La coupe du monde de football est organisée cette année par la France. Et le moins qu'on puisse dire, cet événement ravive la fibre patriotique de ma belle-famille. Celle-ci possède un poste radio tout neuf, qui fonctionne comme un attrape-mouche. Les discours politiques se taisent pour quelques jours où l'on entend d'abord la France affronter nos amis en quart de finale. Un match qui impose une certaine neutralité de la part de chaque camp. Mais cela ne tient que jusqu'au coup de sifflet final... et l'explosion de joie des tifosi, sans retenue...

Les demi-finales sont plus calmes, puisque beaucoup sacrifient leurs économies pour aller supporter leur équipe au stade Vélodrome de Marseille. Solidaire, j'écoute tout de même la retransmission du match avec Bruno. Je lui dois bien ça, car il a renoncé à accompagner ses comparses, respectant nos engagements budgétaires. Nos projets ne se réaliseront pas sans mesures d'austérité et je ne moque pas cette preuve d'amour.

La Squadra Azzurra ira à Paris défendre son titre. Les Arienti se réunissent de nouveau le dimanche, après la messe, dans leur maison familiale au centre du bourg. Une petite bâtisse serrée au milieu d'autres maisonnettes, où ils disent avoir retrouvé un peu de chez eux. Des draps et vêtements pendent aux balconnets et des accents toscans s'échappent des fenêtres.

Tous les hommes couvrent le poste radio de leurs soins attentifs et nul n'oserait toucher celui-ci, ô combien sacré ! Les commentaires devenant paroles d'évangile, les femmes se sont mises en retrait, de peur de perturber cette fête païenne.

C'est dans cette ambiance tendue et surchauffée que je ressens mes premières nausées. La pièce enfumée par les cigarettes

m'indispose et m'oblige à sortir prendre l'air extérieur. Mais les sensations ne me quittent pas. Des chants de victoire s'entonnent et résonnent dans les ruelles, annonçant le sacre italien. Personne ne me remarque m'éclipser en douce, sauf les yeux perçants de la Mamma.

Mes nausées persistent pendant ma classe puis d'autres symptômes lèvent mes derniers doutes et l'évidence s'impose, je suis enceinte. Cette nouvelle est un choc. Comment ai-je pu être si imprudente ? Je m'étais juré de ne pas reproduire les erreurs du passé, de ne pas rééditer le drame de ma mère, recluse isolée, bannie de la société pour le crime de son engeance. Mère célibataire est un délit social qui vous met au ban. La peine n'est pas écrite, mais elle est cruelle. La honte qu'on lit dans le regard de ses proches est insupportable. Et je ne veux pas que mon enfant subisse mon chemin de croix ni que cela devienne une malédiction qui se transmettrait de génération en génération, de fille en fille.

Ma première crainte est l'attitude de Bruno. Comment va-t-il réagir ? Me délaissera-t-il aussi, à l'instar de mon père biologique ? Je me rassure comme je peux, mais ne parviens pas à m'ôter cette crainte de mon esprit.

La Mamma a eu six enfants, dont un fils Henri qu'elle a perdu en bas âge. C'est elle qui prend l'initiative de se déplacer jusqu'à moi, à la fin des cours. Prétextant m'amener des restes du repas de la veille, elle me pose directement la question sur mon état. Dans ce type de situation, les barrières tombent, les accents disparaissent et deux femmes se découvrent, solidaires du genre féminin. Sans que j'émette un seul doute sur Bruno, d'instinct elle me rassure sur son honnêteté et ses sentiments. En l'absence de ma famille, ses quelques paroles sont un soulagement.

Son fils est à la hauteur de l'estime que lui porte sa mère. Il m'enlace dans ses bras et mon anxiété s'efface par magie. Ce n'est pas un homme à fuir ses responsabilités et il me le prouve en acceptant que l'on se marie le plus tôt possible. L'année scolaire se termine exceptionnellement le 16 juillet, grâce à une nouvelle loi qui rallonge les vacances d'été de deux semaines. J'écris donc à ma mère pour la prévenir que nous nous unirons le samedi 23 juillet. Les conventions sociales sont respectées et la cérémonie aura lieu à Dieulefit, dans le village de la mariée. Les mots de ma lettre sont pesés et je justifie mes choix. Mon bel Italien me fait rêver et je porte notre enfant, qu'il reconnaîtra par ce mariage.

Ma mère capitule et accepte finalement notre union. Je peux donc clore sereinement mon année scolaire, qui sera la seule et unique de ma carrière, car j'ai réussi le concours aux PTT.

Cette année 38 est celle de l'Italie. Après avoir gagné le Championnat du monde de football, leur compatriote Gino Bartali prend exemple et s'empare des rênes du tour de France, la veille de notre célébration ! Ce que ne manque pas de relever mon père adoptif à Bruno, lors de leur première rencontre.

— Les Italiens ont déjà envahi la France... Vous avez commencé par nous chiper la coupe de foot, puis voilà que votre Gino dépose tout son monde dans le col de l'Izoard, sur nos terres... Et demain, vous épousez notre fille ! Ah, ben bravo !

— Oui Laurent... sauf que nous sommes Français.

Le ton est donné, taquin et plein de belle humeur.

— On se demande bien à quoi sert notre ligne Maginot ! Visiblement, il y a des trous dans la frontière...

Bruno fait bonne figure et ne laisse pas transparaître une légère exaspération. Il m'avoue en avoir un peu marre de devoir sans

cesse justifier ses origines et encaisser les traits d'humour faciles, jamais méchants, mais à la longue ennuyeux.

Mais cela ne gâche pas l'excellente entente familiale et notre mariage est célébré dans la joie, à l'image de ce que nous sommes, des gens simples et heureux de cette nouvelle vie de jeunes mariés qui s'offre à nous.

Bruno a insisté pour qu'on parte en voyage de noces, invoquant le peu de temps à notre disposition avant son incorporation, mais aussi pour profiter de ces derniers mois sans enfant... En m'évoquant la douceur de la mer, il m'a convaincue sans forcer. Sciacqua possède un entrepôt entre Marseille et Martigues, à quelques encablures d'un village de pêcheurs, Carry-le-Rouet. Une petite gare est desservie par le train côtier et mon jeune époux a réservé une chambre dans l'unique auberge. Au cours de ses tournées, il s'est arrêté dans tous les hôtels de la côte bleue entre Marseille et les Saintes-Maries pour dénicher l'hébergement le plus abordable, et a jeté son dévolu sur cette crique. Les commerces se limitent au strict minimum avec un restaurant et le bureau de tabac d'un « Directeur propriétaire » Tabaris. Le paysage fait de roches et de pins d'Alep au pied du massif de l'Estaque m'envoûte et me paraît presque familier.

À seulement quelques kilomètres de la Camargue et de Marseille, ce lieu est si différent de notre première excursion. On monte notre unique valise dans la chambre au 1<sup>er</sup> étage de notre hôtel, dénommé « Grand Hôtel » par ses propriétaires, mais qui comporte à peine une dizaine de lits. Idéalement blotti au fond de la calanque, je tire les rideaux et contemple pour la première fois un port de pêche, avec sa multitude de barques desquelles sortent des paniers et des filets. Les hommes les étirent sur le sol jusqu'à

former de longues guirlandes puis se mettent à démêler patiemment les milliers de nœuds.

La canicule des derniers jours envahit la pièce et je referme la fenêtre. Nous nous habillons plus légèrement et je cours derrière Bruno, qui a qu'une hâte de se baigner. Il s'immisce aux quelques vacanciers venus se rafraîchir et expose tout son talent dans la maîtrise de la brasse indienne. Sur son insistance, je me trempe jusqu'à la taille, mais refuse d'avancer plus loin. Il me punit alors en m'aspergeant d'eau et nous jouons comme des enfants.

Des dames natives de la cité phocéenne sont étendues sur la plage, protégées derrière leurs lunettes de soleil, comme pour garder une distance entre elles et la multitude. Je copie maladroitement leur attitude et m'installe sur le sable. Bruno m'a offert un magnifique maillot de bain de la dernière mode en laine de couleur bleue. Je le porte avec une ceinture blanche, ornée d'une boucle dorée. Bien que je ne sois pas seule à revêtir cette tenue et que le lieu s'y prête, je me sens extrêmement intimidée de montrer mes jambes et mes bras nus. Mais ma moitié ne s'en offusque pas, au contraire, et il me mange des yeux, me glissant des mots doux dans l'oreille.

Ayant remarqué que les Marseillaises se tournent régulièrement sur le dos, puis de nouveau sur le ventre et ainsi de suite, je les imite.

— Certainement est-ce ainsi qu'elles ont cette si belle peau hâlée, me dis-je.

Mais au bout d'une heure, je commence à ressentir des picotements sur l'épiderme et Bruno m'interpelle.

— Raymonde, tu te transformes en écrevisse ! Le soleil est trop fort pour ton joli teint de lait.